

*Miscellan.
vol. 2.*

LE

PRINCE DE POIX

A

M. l'Abbé de Calonne,

REDACTEUR DU COURIER DE LONDRES,



Londres, ce 27 Août 1795.

P UISQUE vous avez trouvé bon, Monsieur l'Abbé, de donner une si longue place dans votre Journal au LACHE ANONYME qui a prétendu me compromettre dans l'opinion publique, par l'impression de pièces qu'on ne peut juger sans connoître les faits, je ne doute pas que vous n'ayez aussi la bonté d'insérer ma réponse dans votre première feuille, & j'ai droit de vous en sommer.

Voici les faits dans toute leur simplicité.

Dans le mois de Juin 1790, un Samedi, M. de la Fayette vint prendre l'ordre du Roi pour la revue de la Garde Nationale, qui devoit se faire le Dimanche suivant,

Sa

Sa Majesté avoit déjà passé précédemment une de ces revues; mais on lui avoit persuadé d'y aller en habit gris, avec les cheveux roulés, au lieu d'y paroître avec la coëffure & avec l'habit d'écarlate brodé qu'il avoit dans ses revues militaires.

Cette marque de mépris avoit blessé vivement la Garde Nationale. Quelques personnes croyoient qu'il falloit en jouir; j'avoue que, moi, j'en avois conçu un chagrin amer.

Le Samedi en question, M. de la Fayette me fit avertir qu'il venoit d'apprendre que des motions incendiaires s'étoient faites parmi les Gardes Nationales pour huer le Roi, & même pour lui fermer les grilles du Champ de-Mars, si Sa Majesté y venoit sans être coëffée & sans son habit de revue.

Cela me revint de plusieurs côtés. Je frémis à l'idée de voir le Roi éprouver cette nouvelle insulte: j'en fis parler à la Reine par M. d'Esthérasy, pour qu'elle obtînt du Roi de ne pas s'exposer à une scène aussi scandaleuse quand il n'avoit rien pour la reprimer.

Le

Le soir je ne savois encore rien des intentions de Sa Majesté ; j'envoyai à la garde-robe du Roi, pour savoir l'habit qu'il avoit ordonné pour le lendemain. Je voulois m'en informer pour me mettre en habit militaire, si le Roi s'y mettoit; ou pour renouveler mes instances, en cas que Sa Majesté n'y eût pas cédé,

C'est pourtant cette démarche si simple & si pure, si intéressante même pour le Roi, qui lui fut représentée sur le champ comme un *espionnage* par un de ces rapports de Cour qu'on connoît.

Le fait est, & je l'ai su depuis *d'une manière positive*, qu'à l'époque de cette revue quelques personnes croyoient encore utile au Roi que Sa Majesté fût insultée par les Gardes Nationales. Quant à moi, puisque les Gardes Nationales existoient, je croyois tout bonnement que le Roi devoit se les attacher,

Quoiqu'il en soit, j'appris le lendemain que j'avois réussi, que le Roi porteroit son habit de revue. Je fus à huit heures au lever de Sa Majesté. Elle me demanda dans son Cabinet, & me dit tête-à-tête : *pourquoi me dit-on que vous m'espionnez ?* Je répondis : *Sire, je ne sais pas ce qu'on*
vous

vous dit, mais je sais ce que je sens. Je ne songe qu'à Votre Majesté, je ne m'occupe que des moyens de la servir, mais je vois avec désespoir qu'elle est impossible à servir.

En sortant du Cabinet, je comptai, aux yeux du public, le mouvement de mon cœur justement blessé ; mais rentré chez moi après la revue, j'écrivis au Roi pour lui exprimer ce que je sentais.

J'ignore pourquoi l'Anonyme a supprimé cette première pièce de la correspondance qu'il a imprimée. Je sais encore moins pourquoi, dans celles qu'il produit, il a SUPPRIME LA DATE.

Je reçus en effet du Roi la réponse que l'Anonyme a publiée. Il m'étoit aisé d'y voir combien on avoit travaillé l'esprit de ce malheureux Prince : je n'y reconnoissois ni la bonté ni la simplicité du plus pur des hommes ; plus de la moitié est encore inintelligible pour moi :—ce n'est surement pas par respect pour sa mémoire qu'on publie aujourd'hui cette lettre.

Je reconnois très-volontiers la réplique que je fis alors ; je la soumets avec quelque confiance à quiconque a mérité de conserver, avec le sentiment

ment de loyauté dû à son Souverain, celui de la justice que se doit à elle-même une conscience irréprochable.

Mon Père, aussi vertueux que son Roi (je ne dis rien de trop), mon Père (j'ose le dire encore) qui a honoré son Fils de son estime autant qu'il l'a comblé de sa tendresse, alla en effet, le Jeudi suivant, faire sa cour au Roi, qui fut frappé quand le plus respectable des vieillards lui adressa ces mots : *Sire, j'ai vu une lettre bien dure à mon Fils, qui ne la méritait pas ; mais j'ai une grande consolation, c'est qu'il faut que Votre Majesté soit bien sure de lui, pour lui écrire une pareille lettre.— Ne m'en parlez pas, M. le Maréchal, dit le Roi ; je l'ai écrite dans une moment d'humour ; votre Fils est un galant homme, & je ne veux pas qu'il me quitte.—Sire, répondit mon Père, mon Fils se dévouera jusqu'au dernier moment pour Votre Majesté.*

DEUX ANS se sont écoulés depuis cette époque jusqu'au 10 Août 1792. Le Roi, par des bontés particulières, a daigné chercher à me faire oublier l'injustice d'un moment, qui avoit été dans sa bouche bien plus que dans son ame ; je dis à *me faire oublier*, parce que toujours dévoué, je n'ai dans aucun tems été servile, & que le ver-

tueux

tueux Louis XVI ne se croyoit pas lui-même le droit d'offenser arbitrairement un serviteur loyal.

Pendant ces deux ans mon Père & moi n'avons cessé de veiller près de lui. Toute la France a su que mon Père, à 78 ans, a passé à côté du Roi la longue journée du 20 Juin 1792, & moi je n'en étais séparé que par la foule.

J'ai fait le 10 Août, ce que mon Père avait fait le 20 Juin. Je suis entré prisonnier avec le Roi au milieu de l'Assemblée. Au premier coup de fusil, j'ai pris d'une main le Roi, de l'autre la Reine, & les mettant derrière moi, je leur ai dit : *j'aurai du moins le bonheur de vous couvrir de mon corps.*

Le lendemain 11 au soir, il fallut nous séparer d'avec le Roi. Le Roi nous dit : *adieu mes amis.* Je me jettai sur ses mains, que je couvris de mes pleurs; il me serra dans ses bras. La Reine & Madame Elisabeth me tendirent les mains. Comme je les quittais égaré par la douleur, & moi, me dit le Dauphin, *est-ce que vous ne me dites rien ?* et il se jetta à mon col...

Dans les premiers momens, toutes les pensées étoient concentrées sur les augustes victimes,
dont

dont on vouloit s'assurer. Ce soin rempli, j'ai eu l'honneur d'être le premier objet de la fureur. *La tête du Prince de Poix!* a été le cri populaire. Des affiches l'ont mise à prix. J'ai vécu 7 semaines dans un grenier; caché entre deux toits, pendant que j'entendois les visites domiciliaires se répéter au-dessous de moi.* Mon signalement avoit été envoyé partout. C'est à l'aide de vingt déguisemens & à travers mille morts que j'ai pu enfin gagner une barque qui m'a jetté à Jersey.

Deux ans après, la tête de mon Père, celles de ma Mère, de ma Belle-Sœur & de deux autres Femmes de mon nom, sont tombées sous le glaive de *Robespierre*. Notre attachement à Louis XVI a été consigné dans les arrêts de mort.

Je croyois que c'en étoit assez pour désarmer l'envie d'une ancienne faveur, dont j'ose dire

* On avoit trouvé dans le secrétaire du Roi plusieurs Mémoires de moi, auxquels étoient joints des états apostillés de sa main. Ces Mémoires de 1791 & 1792 prouvoient à quel point la confiance étoit rétablie entre le Roi & moi. Certes ils ne laissoient aucun doute sur mon dévouement perpétuel à Sa Majesté. Enfin ils devoient peut-être m'obtenir quelque reconnaissance du corps de gentilshommes que j'avois eu l'honneur de commander. L'Anonyme s'en bien gardé de publier ces pièces. Elles étoient cependant dans le recueil où il a puisé les autres; & les spoliateurs des papiers du Roi, qui paroissent à l'Anonyme des garants si respectables de l'authenticité des pièces, avoient aussi paraphé ces Mémoires, en demandant que leur auteur fût puni de mort.

que je ne me suis jamais servi que pour faire tout le bien que j'ai pu.

Si mes malheurs n'avoient frappé que ma personne, j'en serois amplement dédommagé par la conscience d'avoir fait mon devoir dans tous les tems, & de ne pas trouver, dans les six années qui viennent de s'écouler, une seule action, ni une seule pensée, que je puisse me reprocher.

Ce n'est pas encore pour moi que j'ai été le plus affligé du traitement inattendu que j'ai dernièrement éprouvé : mais j'ai sù renfermer ce chagrin dans des justes bornes. Les notes imprimées dans divers papiers publics me sont aussi étrangères qu'à mes amis ; non-seulement je n'en suis pas l'auteur, mais j'en ai été profondément affligé. J'ai arrêté une publication que j'avois droit d'empêcher. J'ai l'ai écrit, & je le répète : *il est un nom qui sera éternellement sa-
cré pour moi....*

Voilà la première fois que je parle de moi publiquement, & ce sera la dernière. C'est un hommage que j'ai voulu rendre à l'opinion publique. Je rentre dans le droit de mépriser les *lâches anonymes* : quant aux calomniateurs qui se nomment, je sais comment on leur répond.

NOAILLES, PRINCE DE POIX.